

Is font honneur au sport français. Tous deux ont leur carrière et leur gloire derrière eux et, cependant, ils sont encore, dans leur spécialité respective, au premier plan.

Pierre Bernard est le gardien de but du Red Star, l'une des meilleures équipes de la Division I. A 35 ans passés, il n'a peut-être jamais connu une forme physique comme celle qu'il détient actuellement. Plusieurs confrères ont écrit qu'il était sans doute le meilleur gardien français du moment et, pourtant, s'il a été 21 fois international, son dernier match en équipe de France date du 23 mars 1965. Ce jour-là, nous fûmes battus par l'Autriche et Pierrot, blessé à l'épaule, céda sa place en seconde mi-temps à Marcel Aubour. Nous ne devons plus le revoir sous le maillot tricolore ; lui-même, d'ailleurs, ne le souhaitait plus tellement et considérait qu'il était temps de laisser la place aux jeunes. Cela ne l'a pas empêché de poursuivre une brillante carrière à Saint-Etienne puis, cette saison, au Red Star, dont il est le capitaine. Le sympathique Bernard est un exemple pour tous les footballeurs qui souhaitent retirer le maximum de joies et de satisfaction de leur sport.

Michel Jazy a été l'incontestable n° 1 de l'athlétisme français de ces dix dernières années. Le 8 juin 1957, à Varsovie, il battait pour la première fois le record de France du 1.500 mètres en 3' 44" Nul n'a oublié sa merveilleuse course des Jeux de Rome où il remporta la médaille d'argent derrière l'intouchable Elliott ; ses deux titres de champion d'Europe, en 1962 à Belgrade sur 1.500 mètres, et en 1966 à Budapest sur 5.000 mètres... ni sa déconvenue de Tokyo.

Michel l'indomptable n'a pas voulu rester sur cet échec et ce fut, l'année suivante, son prodigieux mois de juin au cours duquel il battit successivement le record d'Europe du 5.000, le record du monde du mile, puis de nouveau le record d'Europe du 5.000, le record du monde des 2 miles et, enfin, à Helsinki, en triomphant de Keino et de Clarke, le record d'Europe du 5.000. Jazy, reste lui aussi un modèle pour des milliers de jeunes.

Il nous a semblé intéressant de réunir ces deux grands champions et d'aborder, avec eux, à partir de leur propre expérience un certain nombre de questions touchant leur sport respectif et des problèmes plus généraux. C'est ce débat que nous vous présentons ici.



# MICHEL JAZY ET PIERRE BERNARD

## Le sport : "une merveilleuse école de la vie !"



J. ETIENNE. — Et si l'on commençait par parler de la préparation des champions, des athlètes de haute compétition. C'est un problème qui évolue sans cesse. Des thèses s'affrontent, bien qu'il semble qu'il y ait aujourd'hui davantage de « lignes communes » qu'autrefois en raison de connaissances plus approfondies dues à la recherche, la science... à l'expérience aussi. Ce qui est certain, c'est que l'entraînement s'est modifié. Plus aucun coureur de demi-fond, je crois, ne s'entraîne comme le faisait Harbig et, dans la préparation des footballeurs, les tours de piste sont nettement moins nombreux qu'autrefois : le travail physique avec ballon les a remplacés...

P. BERNARD. — Il ne fait pas de doute que pour moi, la préparation doit être intensive. Pendant longtemps — et encore aujourd'hui — on affirmait que cela détruisait l'influx nerveux ; qu'il fallait garder des « réserves » pour le match du dimanche. Ce n'est pas mon avis.

M. JAZY. — Il y a un exemple frappant, c'est celui des rugbymen. En France, il faut récupérer les coups reçus ; mais quand ils sont allés en Nouvelle-Zélande, ils se sont entraînés tous les jours et ils ont obtenu les résultats que l'on sait.

J. ETIENNE. — Il faudrait préciser ce qu'on entend par préparation intensive.

P. BERNARD. — Pour un footballeur, il s'agit, pendant deux heures par jour de la répétition d'efforts de plus en plus rapprochés et de plus en plus violents. Je serai même partisan d'un travail la veille et le lendemain des matches. A cette condition, un joueur sera toujours en pleine possession de ses moyens.

M. JAZY. — J'irai même plus loin : je serai partisan pour les footballeurs de deux entraînements par jour car l'effort demandé serait davantage échelonné. A cet égard, m'entraînant moi-même à l'I.N.S., je suis bien placé pour suivre la préparation des joueurs du Bataillon qui est justement une préparation biquotidienne et je regrette que cette équipe soit victime de continuelles modifications en raison des arrivées et surtout des départs, car je suis persuadé qu'elle serait bientôt irrésistible.



Je peux évidemment me tromper mais j'ai le sentiment que peu d'équipes préparent leurs matches comme celle-là... sans doute parce que toutes les conditions sont réunies.

P. BERNARD. — Pour suivre l'entraînement intensif qui me paraît indispensable, il faut vaincre certaines idées préconçues. Comme par exemple celle de la chute de l'influx nerveux.

M. JAZY. — La saison dernière, je m'entraînais trois fois par semaine... et j'ai été plusieurs fois battu. Cette saison, je m'entraîne tous les jours et je suis certain de « faire » de meilleurs résultats. En ce qui concerne les athlètes, ils ont une conscience très vive de ce que représente l'entraînement. Ainsi, un gars qui, pour une raison ou pour une autre « saute » un jour, gamberge. Il se demande s'il ne sera pas moins bon le jour de l'épreuve...

P. BERNARD. — Il faut faire une distinction entre sport collectif et sport individuel. Dans un sport collectif, un joueur peut tricher. Si cela ne dure pas longtemps, la collectivité n'en souffre pas trop, car l'effort des autres permet de compenser la carence de l'un. Par contre, un joueur de sport collectif qui veut rester honnête pourra toujours compter sur le soutien de la collectivité, sur la camaraderie, l'ambiance. Dans un sport individuel, il me semble qu'un athlète est beaucoup plus livré à lui-même.

### CE N'EST PAS UNE PARTIE DE RIGOLADE...

M. JAZY. — Un athlète n'a pas la possibilité de tricher. Non seulement, il ne réussit pas les performances escomptées, mais il voit les autres faire mieux que lui. En cela, il ne peut compter que sur lui-même, mais chez nous aussi, il y a l'ambiance des entraînements en commun, la camaraderie, l'amitié, et ce sont des stimulants fort précieux. Je pense que le fond de l'affaire, c'est de croire à la valeur de ce que l'on fait...

PHOTOS PAUL CORDURIER



Je me souviens que dans les premières années de ma carrière quand je m'entraînais dans la forêt de Marly, Pierre Pibarot, alors entraîneur du Racing, m'avait contacté pour savoir quels avantages ses joueurs pouvaient retirer d'une préparation en pleine nature. Je l'avais vivement encouragé à adopter cette méthode. M. Pibarot avait pris toutes les dispositions pour que cet entraînement se déroule dans les meilleures conditions possibles : ses gars bénéficiaient notamment de vestiaires et de douches sur place. Malheureusement, les Racingmen prirent cela comme une fantaisie ou un caprice de leur entraîneur et cette expérience qui prit très vite l'allure d'une partie de rigolade, tourna court.

J. ETIENNE. — Pour conclure sur ce point, il faudrait, me semble-t-il, ajouter que l'entraînement intensif que vous préconisez tous les deux n'est possible que si, par ailleurs, le sportif de premier plan mène une vie saine.

P. BERNARD. — Cela va sans dire...

J. ETIENNE. — Cela va peut-être mieux en le disant.

M. JAZY. — Evidemment, le corollaire à une préparation rigoureuse, c'est un mode de vie qui vous permet d'abord de récupérer et ensuite de ne pas perdre le bénéfice de vos efforts. Sinon à quoi bon les faire. Mais cela, un athlète l'expérimente très vite. Le tout est de savoir si l'on veut « arriver » et se maintenir parmi les meilleurs.

### BRULER D'UNE PASSION TRÈS VIVE...

J. ETIENNE. — Cette conclusion de Michel nous permet d'aborder un autre aspect. Vous vous êtes hissé au sommet de la hiérarchie rapidement l'un et l'autre puisque Pierre fut gardien de but de l'équipe pro de Bordeaux à 19 ans et Michel champion de France du 1.500 mètres à 20 ans. Alors, je vous pose la question : pour arriver au sommet, pour y rester et pour durer, que faut-il faire ?

P. BERNARD. — Si vous me permettez une comparaison avec le sentiment amoureux, je dirai qu'il faut



brûler d'une passion très vive pour le sport que l'on pratique ; l'aimer n'est pas suffisant...

M. JAZY. — C'est exactement cela, il faut avoir le feu sacré.

J. ETIENNE. — Vous avez eu tous deux des coups durs et vous les avez surmontés...

P. BERNARD. — Justement à cause de l'amour que nous portons à notre sport. Personnellement, il m'est arrivé quand j'étais plus jeune, d'être souvent blessé. Une saison je fus immobilisé huit mois par une grave blessure à l'épaule. J'ai cru qu'à 27 ans, j'étais « fini » mais je me suis accroché.

J'ai passé quatre ans à Sedan et deux ans à Nîmes : six saisons, ça compte dans la carrière d'un joueur et je peux dire que pendant cette période, je n'ai guère gagné d'argent... de quoi assurer l'ordinaire. Je n'en veux pas à ces deux clubs, mais c'était comme ça. Ce fut pour moi, une autre source de découragement ; je me demandais quel serait mon avenir et j'ai failli tout laisser tomber. Et cependant ma passion pour le football m'a sauvé... Je fus transféré à Saint-Etienne où là, j'ai eu une situation nettement meilleure.

M. JAZY. — Je n'évoque pas mes premières années de compétition qui furent très dures car ma situation sociale n'était évidemment pas ce qu'elle est aujourd'hui ; mais si l'on veut, mon coup dur, ça a été Tokyo. Je persiste à penser que j'étais le meilleur cette année-là. Etre battu comme je l'ai été, c'est-à-dire à cause de circonstances qui m'ont été défavorables et non sur ma valeur, ça m'a fait mal.

J'ai réagi très vite par respect pour moi-même, par respect pour tous ceux qui m'avaient aidé, par respect pour le public qui m'encouragea si souvent. Et puis je ne voulais pas partir sur une mauvaise impression, sur un échec comme celui-là.

J. ETIENNE. — Sincèrement, cette passion, ce feu sacré, l'avez-vous aussi fort, aussi violent en ce moment qu'aux plus belles heures de votre carrière ?

P. BERNARD. — Plus ça va, plus j'ai envie de jouer.

M. JAZY. — J'aime la compétition et pas tellement l'entraînement. Récemment, je me suis fait « larguer » à l'entraînement sur 18 km et le dimanche j'ai mis deux minutes et demie aux mêmes gars dans un cross de 6 kilomètres. Le sursaut d'orgueil du coureur qui n'aime pas perdre.

P. BERNARD. — Certains joueurs donnent 100 pour cent en match et 80 pour cent à l'entraînement. Un footballeur doit toujours donner son maximum.

### LA PEUR D'ABORD, LE BONHEUR ENSUITE...

M. JAZY. — Avant une course, on a la « trouille », on est mort de tract. Après on savoure la joie indéfinissable d'avoir bien couru. C'est quelque chose de formidable et l'on a envie de retrouver ces sensations pourtant contradictoires. A moins que ce soit justement à cause de cela : la peur d'abord et le bonheur ensuite...

P. BERNARD. — Un champion de premier plan doit mener sa carrière avec intelligence s'il ne veut pas se contenter de performances fugitives.

J. ETIENNE. — Pierre est professionnel, Michel est amateur. Là aussi, il y a une évolution assez nette et le fossé qui séparait les deux grandes catégories de sportifs tend à se combler.

P. BERNARD. — Pour un « pro », la situation est, on ne peut plus nette. C'est un métier passionnant, merveilleux, qui vous donne de grandes joies humaines et pas seulement des satisfactions d'ordre pécuniaire... quand cela se produit. Mais c'est un métier, c'est-à-dire qu'on doit en tirer le maximum.

A mon sens, il nous impose des contraintes plus grandes mais c'est normal puisque le sport que nous pratiquons est aussi notre gagne-pain.

M. JAZY. — Le sport à l'échelon international ne peut plus être amateur, au sens rigide du mot, tel qu'on le comprenait autrefois. Ceux qui ont édicté les règles de l'amateurisme, toujours en vigueur, l'ont fait à une époque où eux-mêmes faisaient partie de la classe privilégiée. Aujourd'hui, les choses ont bien changé et le sport peut devenir un moyen de promotion sociale, comme ce fut le cas pour moi.

J. ETIENNE. — Avez-vous des propositions à faire pour modifier la situation actuelle ?

M. JAZY. — Un champion — je pense là à l'athlétisme — est un merveilleux moyen de propagande auprès des jeunes. J'ai été à même de le constater. Je pense donc que nous avons une tâche d'éducation à effectuer auprès de la jeunesse, pour lui montrer la beauté, la valeur sportive et humaine de ce que nous faisons. Qu'il y a là, de quoi satisfaire l'ambition d'un jeune. L'Etat